

TABLEAUX DE PARIS 639
LA REVUE DE PARIS Juillet 1922

MARCELLE TINAYRE. – « Songez que je n'ai jamais été malade. Je suis certaine de vivre très âgée et je ne suis pas sûre du tout, oh mais là, pas sûre du tout, de mourir. »

Madame Marcelle Tinayre ignore la religion de M. Z. cependant son optimisme est d'une autre qualité que celui de ce commis voyageur du bonheur par persuasion.

Dans la conversation, il arrive parfois que madame Marcelle Tinayre dise « Quand j'étais petite fille. » Et, il semble qu'il lui soit demeuré de l'enfance cette part d'illusions, cette confiance dans l'avenir qui nous rendent les réalisations plus faciles, parce qu'elles nous semblent favorisées par des aides d'autant plus fidèles qu'elles sont invisibles, indéfinissables, jamais localisées, toujours renaissantes dans notre imagination et notre cœur. Nous les enfantons pour nous protéger, nous seconder; sans elles, nous nous trouverions tout à coup bien solitaires. Mais elles sont fidèles et nous les entreverrons à la dernière heure.

« – Moi, c'est bien simple, dit madame Tinayre, les rosses, les gens méchants, je les éloigne. Je ne veux pas en connaître. Il n'en vient pas chez moi. »

La voix est légère, les mots parfois sont presque chantés, mais en demeurant ailés. Il y a du printemps dans cette voix et peut-être est-ce l'effet de la robe droite et blanche, que porte aujourd'hui madame Tinayre, mais je me plais soudain à l'imaginer dans le rôle d'une de ces supérieures, un brin mondaines, qui gouvernaient leur monastère avec une branche de lys en guise de fêrule, s'en remettant à Dieu pour résoudre les difficultés qui pouvaient naître. Elle me fait penser aux religieuses vêtues de blanc que l'on voit, autour de madame Geoffrin, dans le parc d'un couvent du faubourg Saint-Antoine, sur ces toiles d'Hubert-Robert de la collection La Bédoyère, qui furent vendues l'an dernier. Madame Tinayre m'évoque leur vie active et sereine, dans un faubourg de Paris, vers la fin du XVIIIème siècle. Il est vrai qu'elle tiendrait mieux encore le rôle de cette femme d'esprit et de cœur, qui fut l'amie de d'Alembert et du roi de Pologne.

– ... Je vous assure bien que je ne désire pas voyager en avion. Ils ont supprimé le voyage, que voit-on d'un avion, rien ou presque, des nuages, des plans en relief. ..

Le voyage, madame Tinayre est comme imprégnée de tous ceux qu'elle a faits et dont ses yeux ont enregistré avec une mémoire précise et fidèle l'ensemble et le détail.

Le charme du voyage est de voir approcher les choses, discerner progressivement les transformations qui s'opèrent d'un peuple à un autre. Bientôt, la terre sera trop petite, uniforme, les hommes seront partout habillés de même !

Cette terre-là ne plaît pas à madame Tinayre et, bien qu'elle ne soit pas sûre de mourir un jour, elle préfère ne pas connaître des temps si peu faits pour les artistes.

Elle arrive de Bellegarde-du-Loiret, une petite ville construite dans les débris d'un château immense; le colombier est devenu l'habitation des amis chez lesquels elle était descendue. Pour expliquer la forme des chambres, elle esquisse des deux mains une tranche de galette. Elle a joué de vieux airs, dans de vieilles partitions, sur un vieux clavecin.

Et, tandis que madame Tinayre parle, que le joli timbre féminin évoque des paysages et la vie aimable, les douceurs de l'été, la saveur des fruits, je pense à la conférence du placier en bonheur de l'Hôtel Continental, avec son auditoire silencieux de

femmes dyspeptiques. Quelle différence si madame Tinayre faisait des conférences sur l'optimisme, la nécessité de l'optimisme et le pouvoir qu'il peut exercer.

Il lui revient à l'esprit, ce soir, des souvenirs du voyage qu'elle fit à Constantinople, au temps déjà lointain, d'Abd-ul-Hamid, lorsque toutes les dames turques étaient voilées. De quoi vous plaignez-vous donc, leur disait madame Tinayre, vous regretterez le Tcharchaf !.../ Elles ont bien tort de ne pas l'avoir gardé s'écrie-t-elle. Les moins jolies faisaient encore illusion, lorsqu'elles étaient voilées. Les hommes se retournaient complaisamment à leur passage.

Un moment, elle cite ce mot d'une Turque nouveau style, adepte et propagandiste des idées de révolte, qui représentait là-bas toute l'émancipation et la culture occidentale et qui des disait « Moi, je connais philosophes français, moi je connais Pascal et Zola. » Tandis qu'autour d'elle le cercle des femmes dévoilées, hochait la tête avec admiration.

Puis nous parlons de la description, de Balzac qui recrée l'atmosphère d'une rue, qu'il n'a fait que parcourir. Madame Tinayre dit que sa mémoire enregistre des clichés instantanés et qu'elle peut les retrouver intacts longtemps après. Par exemple, elle ne passa qu'un jour à Eleusis, sans se douter qu'elle en ferait plus tard une description précise dans un de ses romans. On lui parle de la *Maison du Péché*. Elle en raconte la genèse, son désir de mettre en présence deux amants de croyance différente, amenés obligatoirement au prosélytisme. Mais le sujet ne se précisait point. Un jour, elle va dîner avec des amis à Montfort-l'Amaury. Aussitôt, l'atmosphère de la ville ancienne, l'église, la maison, fixent dans son esprit le roman qui n'était jusqu'alors qu'un roman d'âmes. Elle se tut toute la soirée, obsédée, mais lorsqu'elle rentra chez elle, les personnages étaient nés, et le lendemain, elle se mit à écrire. Albert Flament